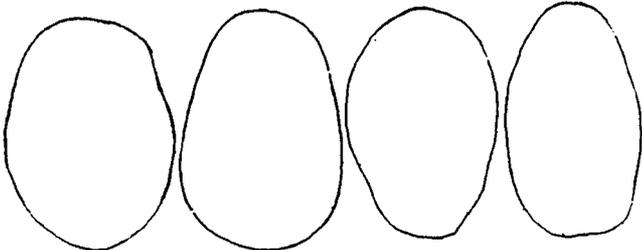
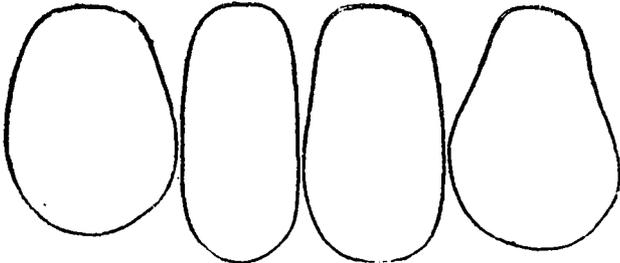


PLUSIEURS TÊTES DANS AUTANT DE BONNETS

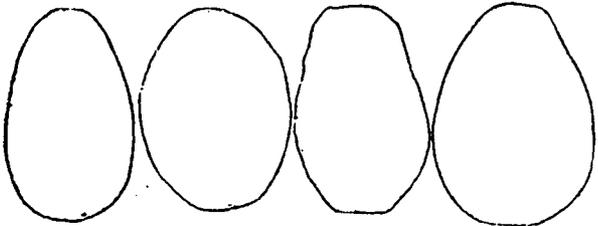
Conformation de quelques têtes, telle que recueillie chez Léon, le chapelier parisien.



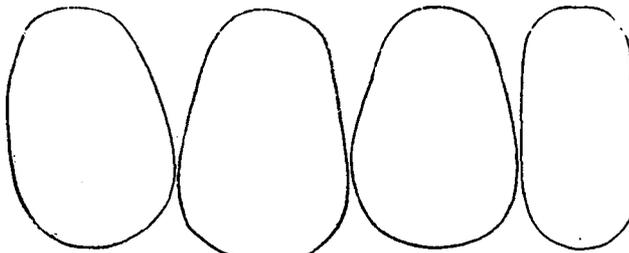
Victor Hugo. M. de Freycinet. Jules Simon. Alexandre Dumas.



Type Allemand. Type Américain. Type Anglais. Type Français.



Victorien Sardou. M. Munkaczi. Carolus Duran. Gounod.



Paul de Cassagnac. M. Floquet. Jules Ferry. Henri Rochefort.

LE MANTEAU DU MINEUR

Jovicza est un homme pauvre, très pauvre, et tous les mineurs de l'endroit le plaignent bien sincèrement. Il suffit de regarder sa maison pour voir que sa situation n'est guère plus brillante que celle d'un rat d'église. Les murailles se penchent l'un vers l'autre, comme si elles avaient assez de l'existence, et le jardin et la cour semblent avoir émigré dans la propriété du voisin. On raconte, par tout le pays, que, dans le jardin de Jovicza, un chien aurait de la peine à remuer la queue sans jeter à terre quelque haie brisée.

Et ce n'est pas un riche avare qui habite cette mesure en ruines, mais un pauvre malheureux mineur qui possède une femme pas laide et point bête du tout. Jovicza passe la semaine entière au fond du puits, il travaille sans trêve, mais ses efforts sont vains. Au bout de huit jours, il rentre chez lui plus pauvre que lorsqu'il est entré dans la mine, car alors il avait au moins de quoi manger dans sa besace. Cela ne serait pourtant pas là un grand malheur, car il est aussi dans la destinée des autres mineurs de ne pas rentrer toutes les semaines comblés de richesses.

Cependant, il existe dans les districts miniers certaines coutumes auxquelles un pauvre diable comme Jovicza ne saurait renoncer sans chagrin. Tous les samedis, ses compagnons se réunissent l'après-midi dans un cabaret du faubourg pour deviser des événements de la semaine en vidant quelques petits verres d'eau-de-vie, et Jovicza ne ressentait jamais si amèrement sa lamentable situation que lorsqu'il lui était impossible de suivre cette belle coutume. Les dimanches étaient pour lui l'occasion d'ennuis auxquels il était encore plus sensible. Ses amis, débarbouillés en l'honneur du saint jour, se rendaient à l'église revêtus

de leurs habits de fête ; et, l'après-midi, ils escadaient le mont Kirik au sommet duquel ils chantaient et dansaient au son de la musique. Comment donc Jovicza aurait-il osé se montrer, soit en joyeuse compagnie, soit à l'église, puisqu'il ne possédait pas de costume de fête ? Son vêtement de tous les jours n'avait même plus couleur humaine, tellement la poussière de charbon y avait laissé d'empreintes. Et pourtant Annicza, sa gentille épouse, ne pouvait se dispenser de faire acte de présence au bal, car ses talents chorégraphiques lui avaient valu une certaine réputation, quoique sa seule et unique robe montrât, hélas ! plus de pièces que de restes de l'étoffe primitive.

Ces pensées tourmentaient beaucoup Jovicza un certain samedi après-midi pendant que ses camarades se divertissaient à l'auberge et qu'Annicza visitait les voisins l'un après l'autre pour tâcher de se procurer un repas économique. Il passa en revue sa gare-robe, chose facile à faire pour lui, car il lui suffisait pour cela de regarder ce qu'il avait sur le corps. A part une *Czondra*, manteau de grossière étoffe de laine, qu'il était impossible de porter pendant les brûlantes journées de l'été, tout ce qui

était susceptible de servir de vêtement avait disparu depuis longtemps.

Le résultat final de ces tristes réflexions fut que Jovicza s'en alla chez le tailleur du village et lui dit d'un ton persuasif :

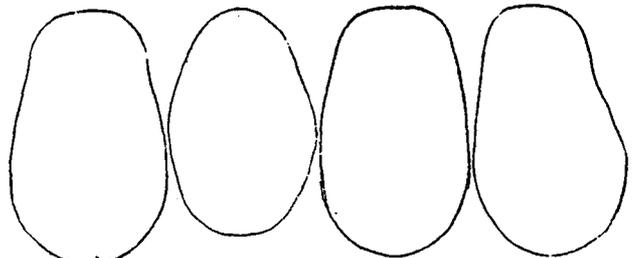
— *Zsupan* (titre que les Roumains donnent à ceux qu'ils ne veulent pas appeler monsieur), vous voyez que mes habits s'en vont en lambeaux ; donnez-moi un vêtement convenable. Cela ne vous coûtera pas très cher et ce sera un bienfait pour moi. Le tailleur fut étonné de cette demande qui lui fut quelque peu désagréable ; cependant, vu les coutumes particulières du pays, il n'osa pas repousser sur-le-champ la prière de Jovicza ; il chercha dans son stock de vêtements, en choisit quelques-uns des moins coûteux et les remit à Jovicza qui s'écria tout ému :

— Je ne vous dis pas : que Dieu vous récompense ! Car lorsque mon puits me donnera des bénéfices, je vous prierais royalement votre cadeau d'aujourd'hui, avec les intérêts et les intérêts des intérêts.

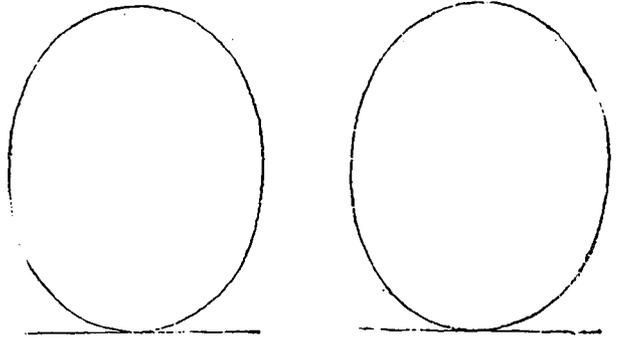
* * *

Fale gale, le *Ventre vide*, tel était le nom que l'on donnait au puits de Jovicza. Lorsque l'on eut remarqué dans le pays le mal que le pauvre homme se donnait en pure perte pour extraire des profondeurs du sol ce qui lui était nécessaire pour vivre si misérablement, un plaisant avait trouvé cette désignation qui avait bientôt été connue partout et qui, d'ailleurs, convenait tout aussi bien au puits qu'à son propriétaire.

Cependant un puits de cette nature a toujours des caprices et le jour vint où sa richesse étonna soudain le district tout entier. Jovicza mit le pic sur une veine d'or, qui fut pour lui une riche compensation de ses peines passées.

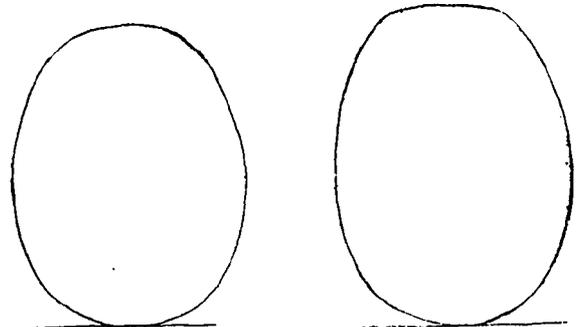


M. de Lesseps. M. Carnot. Prince de Galles (jeune.) Baron de Rothschild.



Le roi Cettewayo.

Oscar Wilde.



Le Prince de Galles (maintenant.)

W. E. Gladstone.

Et alors commença une autre existence : Jovicza se reposa pendant la moitié de la semaine, sa femme s'habilla de soie et de velours et leur chaumière ne suffit plus à leurs aspirations devenues plus exigeantes. Ils se firent construire un palais qui fut, une fois terminé, la fidèle image de l'originalité qui distingue le caractère roumain en général et celui du mineur en particulier. Le peintre avait donné libre cours à sa fantaisie ; il avait choisi tous les sujets imaginables et entre autres le Génie des puits de mine semant de l'or dans le *Fale gale*, le *Ventre vide*.

Dans la cour, l'attention des visiteurs était tout d'abord attirée par un moulin qui, mu par un petit ruisseau, menait grand tapage jour et nuit, comme s'il voulait faire à lui tout seul la besogne de tous les autres outils et ustensiles que la paresse de Jovicza laissait inactifs. Seules, deux pièces du palais étaient habitées ; les autres servaient à enmagasiner les richesses de toutes sortes que Jovicza et sa femme avaient collectionnées. Cet admirable musée renfermait cinq horloges à musique que leur heureux propriétaire se plaisait faire jouer en même temps pour le plus grand divertissement de ses hôtes ; puis des marionnettes à l'aspect étrange et aux genres drôlatiques, de belles pierreries, de beaux bronzes, et les portraits de Jovicza et d'Annicza peints à l'huile par la main savante d'un artiste de village.

C'est au commencement de la semaine que se tient ordinairement le marché à Abrudbanya, et Jovicza ne manquait jamais d'y faire un tour de promenade, alors même qu'il n'avait rien à y faire. Le grand principe de l'économie sociale, qui consiste à garder une juste balance entre les recettes et les dépenses, n'avait guère d'importance pour lui, mais il visitait religieusement les uns après les autres tous les cabarets où il espé-